

Vincent et Constance

Juin 1794...

Situé à la lisière de la lande, sous un soleil généreux, le petit lopin de terre récompensait enfin Marie Gautier de ses efforts. Les jeunes pousses de choux se dressaient fièrement sur les monticules de terre aride, sous le regard avide des pigeons à l'affût. Attentive aux conseils de son père, elle n'avait pas trop retourné la terre au pied des légumes. Le plus gros de son travail consistait à biner des mottes dures comme de la pierre pour y planter des pieds de soucis. Les fleurs étaient censées protéger les choux des altises, ces puces de terre qui pullulaient par temps chaud. Leur présence vigilante et ornementale préservait les légumes des attaques virulentes et destructrices de la mouche blanche. Derrière la jeune fille, la menthe avait proliféré et envahi tout un territoire de la lande. Avec les petites plantes herbacées orangées, l'arôme mentholé élevait un barrage idéal contre les insectes destructeurs.

En redressant son dos meurtri par le labeur, Marie porta la main au-dessus de ses yeux pour protéger son regard du soleil. À perte de vue, les feuilles de sarrasin en forme de cœur et les fleurs blanches en grappes serrées culminaient au-dessus de la terre retournée. Son père devait être satisfait, la récolte leur permettrait de passer l'hiver sans souffrir de la famine. Elle observa à nouveau son petit terrain cultivé. Sans doute faudrait-il continuer tous les jours à l'entretenir... Elle en prendrait soin, et apporterait même un peu d'eau du puits, si celle du ciel ne suffisait pas. Mais à présent, il était temps de déposer ses outils et de rentrer. Elle s'étira en se redressant, les mains posées sur ses reins douloureux. Soudain, une onde violente déchira ses entrailles. Pliée en deux par une effroyable douleur jamais ressentie auparavant, elle tomba à genoux sur la terre qu'elle venait de travailler. Ses mains terreuses se portèrent sur son ventre enflé. *Quelle maladie peut provoquer de telles douleurs ?* se demanda-t-elle, effrayée. L'onde insupportable traversa son ventre, puis s'évanouit. Elle se releva avec difficulté, mais réunit toutes ses forces pour rentrer au plus vite à la ferme.

Dès qu'elle fut debout, son ventre prit soudain la dureté de la pierre, poussé en avant comme s'il était habité par une bête monstrueuse. Puis, à nouveau, l'accalmie terrifiante... Un temps précieux pour filer chez elle ; là-bas, elle serait en sécurité, car sa mère saurait quoi faire. Sans doute fallait-il attribuer cet affreux malaise à ce bout de lard dérobé, l'autre jour. Cette fois-là, son estomac avait réclamé à manger au point de la pousser à commettre cet acte honteux qui avait entamé la part de chacun. Habituellement, un quignon de pain rassis suffisait à calmer sa faim, mais depuis quelque temps, un besoin impérieux de manger de la nourriture solide obsédait son esprit. Et voilà que Dieu la punissait de sa gourmandise en lui envoyant ces effroyables coliques... Si elle

devait mourir d'empoisonnement, autant que ce soit auprès de sa mère.

En proie à ces vilaines souffrances et le souffle court, dix fois, elle s'arrêta en chemin. Quand, enfin, sa main poussa la porte de la pièce commune, ses jambes ne la soutenaient plus, agitées de tremblements. Surprise et mécontente de cette arrivée inattendue, Camille Gautier se retourna brusquement. Les mains sur les hanches, elle vint au-devant de sa fille.

— Qu'est-ce que tu viens faire, à cet'heure, la Marie ? grommela-t-elle dans un patois rocailleux que même sa fille avait du mal à comprendre.

— Mon ventre, là, j'ai mal... gémit-elle.

Le regard sévère de sa mère glissa sur son visage en sueur, descendit vers son ventre, puis vers ses pieds. Ses yeux reflétaient alors stupeur et incrédulité. Marie baissa elle aussi les yeux vers le sol et, horrifiée, vit une tache brunâtre auréoler ses sabots et s'infiltrer dans la terre battue.

Sa mère se ressaisit la première et jura comme un charretier. Sèche comme la paille, mais pas mauvaise femme, elle prit le bras de sa fille et l'installa sur le banc du lit clos, près de la cheminée.

— Mais qu'est-ce que tu nous ramènes là, ma fille ? C'est un braillard que tu as dans le ventre et qui demande à sortir ! Mais bon sang, d'où qu'y vient celui-là ?

Le visage hagard, Marie ne saisissait pas les propos de sa mère. Soudain, un éclair de compréhension traversa son regard, avant de se muer en désespoir. Ses sanglots se mêlèrent à des gémissements de douleur.

Le temps était beau et sec, pourtant, le feu brûlait dans la cheminée pour cuire la soupe. Sur la table, quelques rondelles de légumes et la carcasse d'un poulet mangé quelques jours auparavant attendaient d'être plongés dans l'eau bouillante. Mais l'heure n'était plus à la cuisine... Camille avait besoin

d'eau et de linges, si sa mémoire ne lui faisait pas défaut, et puis de paille pour la couche de la future mère. En plus de ses propres grossesses, elle était venue faire la *commère* auprès d'autres femmes du village et savait comment s'y prendre. Mais assister sa fille, seule, sans personne pour la guider et la soutenir, était une tâche au-dessus de ses forces. Elle s'empara d'un seau et sortit le remplir au puits. En passant près de la porte, elle sonna la cloche. Son Yves, parti chercher des légumes à la ferme voisine, comprendrait qu'il fallait presser le pas.

Elle avait eu neuf enfants avant Marie. Sept étaient morts à la naissance ou âgés de quelques mois. Deux garçons étaient partis chercher du travail à la ville, car la terre ne suffisait plus à Camille et Yves pour nourrir leurs enfants. À leur grand désespoir, aucun n'avait donné signe de vie depuis bien longtemps. Marie était la seule bouche à nourrir restée auprès d'eux pour les aider. Et en voilà une de plus qui pointait son nez sans prévenir ! Une brave fille, leur petite, et courageuse à la tâche, mais à dix-huit ans, fille-mère, c'était l'annonce d'un désastre pire que la mort.

D'où qu'il sort, celui-là ? se demanda-t-elle. Puis elle pensa à Renan, le fils des fermiers du bas. Il venait souvent ici avant le grand malheur. Un brave petit, enrôlé dans l'armée des Chouans. Sa mère, la pauvre Jeanne, n'avait même pas eu le droit de revoir le corps de son petit, mort du côté d'Auray. Avant le drame, il rôdait souvent autour de la Marie, le bougre !

— C'est le Renan ? demanda-t-elle en revenant dans la salle.

— Oui... oui... oui, gémit Marie en sentant monter des spasmes douloureux à lui couper le souffle.

Camille s'approcha de sa fille, et comme elle avait vu faire la matrone dans de telles circonstances, elle glissa sa main sur le ventre tendu. Sous le jupon, l'abdomen était dur comme du granit.

Une autre contraction souleva la jeune fille de sa paille. La position allongée était intolérable, aussi se leva-t-elle péniblement, les mains posées de chaque côté de son ventre, puis s'approcha-t-elle de la poutre où était suspendue une chaîne. Celle-ci servait à accrocher les nattes d'oignons et d'ail. Marie s'y accrocha et laissa pendre son corps, les jambes écartées pour soulager la tension entre ses cuisses humides. La pression était toujours aussi forte. La position devenant rapidement inconfortable, épuisée, elle s'écarta de l'endroit et tendit la main vers l'épaule secourable de sa mère pour retourner s'allonger sur sa couche. Puis à nouveau, une violente douleur lui arracha un cri à faire trembler les murs du village. Ce fut le moment que choisit son père pour pénétrer dans la salle. Effrayé par le hurlement, et la main déjà dans la poche pour s'emparer de son couteau, son regard fit le tour de la pièce avant de se poser sur le corps de sa fille. Pas besoin de mots pour comprendre que ce n'était pas la maladie ni un acte criminel qui clouait cette dernière sur sa couche. Des beuglements pareils, il en avait suffisamment entendu pour ne jamais les oublier.

Camille releva la tête, soulagée de voir revenir son époux. L'échange de leurs regards remplaça les paroles inutiles. Elle s'activa à nouveau auprès de sa fille. Elle allait et venait avec un linge mouillé et tamponnait le front en sueur de Marie. Toutefois, Yves eut le sentiment qu'elle ne savait pas quoi faire de ses dix doigts, à part rafraîchir le visage de la petite. Il lui faudrait l'aide de la matrone... si l'enfant lui laissait le temps d'aller la chercher. Planté sur le seuil de la porte, son chapeau à la main, il se gratta le front d'un air soucieux. *Mais qui a bien pu engrosser la Marie ?*

Camille se tourna vers lui et lui répondit, comme si elle lisait dans ses pensées :

— C'est le Renan. Va chercher sa mère, mon Yves. Cette bonne Jeanne fera la *commère*, et ramène la matrone. Je sens la tête qu'est bien trop haute. Va vite, cours !

Elle avait raison la Camille, il ne fallait pas traîner ! Laisant de côté sa fatigue de la journée, il pressa le pas jusqu'à la ferme d'à côté.

Renan... le fils des voisins, ses amis ; il lui aurait bien plu comme gendre. Un gamin débrouillard, pas vilain garçon. Il l'avait bien vu traîner auprès de la Marie... Sa fille, il ne l'avait pas vue grandir. Et voilà qu'à présent, elle allait être fille-mère. Un beau pétrin qui les attendait là !

Finalement, à penser comme ça, le toit de chaume de la ferme fut à portée de vue plus vite qu'il ne l'aurait cru. De loin, il aperçut Félix Le Bellec qui rentrait ses vaches dans l'étable.

— Hé, Félix !

— Ben mon gars, t'as vu le diable pour courir comme ça !

— C'est pas le diable, c'est l'enfant de ton fils qui va bientôt pointer son nez !

Avec Félix, pas besoin de tourner autour du pot. Il était suffisamment malin pour qu'on n'ait pas à lui répéter les choses deux fois. Lui n'avait pas de temps à perdre, sa fille était en train de mettre bas...

— Va chercher ta Jeanne. Elle fera la *commère*. C'est aussi son petit qui va venir... File retrouver la Camille pendant que je cours chercher la matrone !

Mais son ami était cloué sur place, abasourdi par la nouvelle. Yves s'approcha de lui et le secoua par la chemise :

— Hé ! Dépêche-toi, mon gars ! La Camille est toute seule, là-haut !

Ameutée par les voix, Jeanne apparut sur le pas de la porte, un plat en terre à la main. Elle fut surprise de reconnaître leur voisin, qui les avait quittés peu de temps auparavant. Il avait dû oublier quelque chose...

Son mari leva la main pour faire taire ce dernier, qui n'avait pas son pareil pour annoncer les drôles de nouvelles. La mort de Renan ne lui avait pas fait de bien, à sa Jeanne. Lui dire que son enfant disparu à la guerre lui avait laissé un souvenir demandait des précautions.

— Va chercher la matrone. Jeanne et moi, on y va, dit-il à Yves.

— Où est-ce qu'on va ? demanda celle-ci, intriguée.

— Viens, ma Jeanne. Je vais t'expliquer.

Yves repartit en courant vers le village de Kercaudan. Ce n'était plus de son âge, des cavalcades pareilles !

Essoufflé, une demi-heure plus tard, il frappait chez la matrone, Jeanne Couderc. Une mesure coincée entre l'église et le cimetière. *Peut-être que le petit est déjà dans le drap à cette heure*, songea-t-il. *Elle n'aura sans doute pas grand-chose à faire*. Il tambourina, cria le nom de Jeanne si fort qu'une voisine sortit sur le pas de la porte.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon Yves ?

— Je cherche la Couderc !

— Elle est partie. C'est le châtelain qui l'a appelée. Mais qui a besoin d'elle, chez toi ? C'est pas la Camille, quand même ?

Yves haussa les épaules, dédaignant la question. Mais cette femme, la Louise, elle ferait une bonne *commère*. Il pouvait lui faire confiance, depuis le temps qu'il la connaissait... Elle tiendrait sa langue. Et puis, elle était souvent fourrée chez le curé ; elle saurait quoi dire si ça tournait mal. Sa Camille n'était pas une bigote, sûr qu'il lui manquerait les mots s'il fallait bénir le petit ange.

— Au lieu de dire n'importe quoi, viens plutôt faire ta *commère*, là-haut. Avec tes douze marmots, t'as bien quelques souvenirs !

— Bien plus que toi, ricana cette dernière en courant chercher son chapelet et un châle pour sortir.

Le pas rapide, distançant Louise qui se hâtait pourtant, il fut de retour un quart d'heure plus tard à la ferme. Les parents de Renan étaient déjà là. Félix était assis sur le rebord du puits, prêt à remplir le seau, et sa femme à pied d'œuvre à l'intérieur de la salle. Yves poussa la porte, les oreilles déjà pénétrées des cris de douleur de sa fille. Mais pas de vagissements ni de miaulements indiquant la présence d'un nouveau-né. Marie était blanche comme de la craie, vidée de son sang répandu sur le drap à ses pieds. Yves connaissait suffisamment sa Camille pour lire l'affolement sur son visage, et les ailes pincées de son nez présageaient une mauvaise affaire.

— Qu'est-ce que t'as fait de la matrone ? lui demanda celle-ci d'une voix rauque.

— Partie au château. La dame de M. Léon est en train de mettre bas, elle aussi.

— L'enfant veut pas venir. La petite tourne de l'œil. Peut-être que tu pourrais faire quelque chose !

La mère de Renan caressait les cheveux humides de Marie. Le visage tendu, elle serrait les lèvres pour retenir sa panique. La petite ne tiendrait pas le coup bien longtemps à se vider comme ça. Elle avait raison, Camille, elle aussi aurait demandé la même chose à Félix si Marie avait été sa fille. Et cette gamine courageuse, elle en aurait bien fait sa bru...

— J'ai jamais fait, bredouilla Yves.

— C'est pareil que pour la Prudence, affirma sa femme.

— Non, c'est pas pareil ! L'autre, c'est une vache !

— C'est une mère qui a fait son petit, c'est pareil ! insista Camille.

De toute façon, elle ne lui laissait pas le choix. Marie mordait le drap et serrait la main de Jeanne à la broyer. Des larmes de douleur et de fatigue ruisselaient sur son visage et se perdaient dans ses cheveux bruns. Son chignon serré s'était relâché, et ses mèches longues glissaient dans le ballot

de paille placé sous sa tête. Ses cris se muaient, à présent, en gémissements à peine audibles. Épuisée et affaiblie par le sang qui s'échappait de son corps, elle gardait les yeux fermés et ressemblait de plus en plus à une mourante.

Yves ferma les yeux avant de capituler, puis il s'adressa à sa femme avec autorité :

— Prépare de l'eau pour que j'enlève la crotte sur mes mains.

Il avait travaillé toute la journée dans le champ et n'avait pas encore eu le temps de frotter ses mains sur de la paille pour en décoller la terre.

Jeanne changea de place et posa un tabouret derrière le lit de l'accouchée. Celle-ci aurait besoin de la douceur de ses mains pour la soutenir pendant l'épreuve.

Tout en caressant le front moite de la jeune fille, elle lui susurra une chanson douce à l'oreille. La même qui endormait son Renan quand il était petit. Son seul garçon, parmi ses quatre enfants morts les uns après les autres de maladie. Au fond de son cœur, elle avait rêvé pour lui d'une autre vie que celle de misère qu'elle partageait avec son Félix. Son mari trimait dur, mais il n'y avait rien à espérer de cette terre ingrate, à part la famine et le désespoir. Et pourtant, ils n'étaient pas à plaindre avec leurs cinq vaches ! Non, pour Renan, elle avait souhaité le meilleur, loin d'ici. Mais jamais elle n'aurait imaginé la suite. Sa voix se brisa, mais elle écarta vite la pensée douloureuse de son fils pour se concentrer sur celle qu'il avait aimée avant de disparaître.

Louise venait d'arriver, sa petite coiffe de travers, essoufflée par la marche rapide. D'un seul coup d'œil, elle saisit la gravité de la situation. Elle s'était tout d'abord réjouie à l'idée d'assister une future mère, mais son visage se figea. Sans perdre de temps, elle plongea la main dans la poche de sa robe et en sortit son chapelet. Elle l'enroula autour de

son poignet et n'attendit pas d'être assise pour entamer des neuvaines. Ses radotages de *commère* ne seraient d'aucune aide pour cette petite, elle n'avait plus qu'à prier.

Pendant que les femmes trouvaient leur place, Yves agitait ses mains dans une bassine remplie d'eau argileuse. Lorsqu'elles furent propres, le visage tendu, il se tourna vers sa fille. Ses lèvres bougeaient, comme s'il récitait des prières. En fait, il essayait de se souvenir de la mise bas de la Prudence, et de ses gestes efficaces pour la délivrer de son veau coincé à l'intérieur de son ventre.

Les tremblements de ses mains trahissaient son inquiétude, mais sa décision était prise. Il s'approcha de la table et saisit un tabouret. Il le plaça promptement entre les jambes de Marie, qu'il avait vue naître, et écarta ses jupons. Puis, le poing serré, il plongea son bras entre les cuisses de sa fille et introduisit deux doigts jusqu'aux entrailles. Marie se cabra sous la manœuvre et poussa un cri de bête blessée à mort, puis elle s'affaissa sur sa couche, à moitié inconsciente. À présent, une partie de sa main enfoncée dans le corps de sa fille, les yeux levés vers le plafond tel un aveugle, il tentait de comprendre la position de l'enfant. Pendant ce temps, les trois femmes retenaient leur respiration. Elles sursautèrent quand il s'exclama :

— Je l'ai, le cochon ! Voilà que je lui tourne la tête pour lui remettre le menton dans le bon ordre.

Un souffle puissant et rauque couvrait ses paroles. Marie se souleva sur les coudes, rassemblant ses dernières forces.

— Tiens bon, ma fille, le voilà, le salopiot ! Voilà sa caboche !

Un paquet sanguinolent avec une mèche noir ébène sortit des entrailles maternelles. La tension dans la pièce était à son maximum. L'exclamation d'Yves avait soulevé Louise de sa chaise. À présent, elle se penchait par-dessus l'épaule de Camille pour découvrir l'enfant. Le visage cireux de Marie laissait craindre le pire, elle s'évanouit au moment où le petit

tombait dans la chemise de son grand-père. D'un mouvement brusque, celui-ci plaqua son étrange paquet contre lui. Ce geste ferme suffit à ranimer l'enfant, qui se mit à brailler.

— Ah ! s'exclama le grand-père, les larmes aux yeux. Regardez-moi ce petiot qui gueule comme un âne ! Visez-moi ce costaud !

Lui, si secret dans ses peines et dans ses joies, braillait plus fort que son petit-fils.

Jeanne avait les mains jointes devant elle, les larmes coulaient sur son visage usé par les drames et le labeur.

— Oh, mon Renan, comme il est beau ton petit...

— Félix ! hurla Yves. Viens donc voir qui est là !

Pendant ces effusions, les joues frottées énergiquement par sa mère, Marie avait repris quelques couleurs. Après avoir remercié le Seigneur d'avoir épargné cette famille du malheur, Louise laissa de côté son chapelet et aida Camille à soulever sa fille pour l'adosser contre l'oreiller.

— J'ai un fils ? bredouilla celle-ci en reprenant conscience.

— Eh ben, lui dit sa mère, tu savais pas que t'avais un petit dans le ventre ?

— Non, je savais pas. Et puis, Renan n'était plus là. Alors, c'était fini...

Bon... on ne reviendrait pas sur le sujet. Renan, ce bon petit gars, était parti rejoindre le Seigneur, mais il avait laissé un cadeau pour celles et ceux qui l'avaient aimé. Tout le monde avait eu peur, mais à présent, Camille couvait son mari d'un regard d'adoration. Elle était fière de lui, et lui n'en revenait pas d'avoir mis au monde son petit-fils.

La bouteille de vin réservée pour les grandes occasions fut retirée de la paille de la grange. Dans la cheminée cuisaient à présent la soupe et une poule qui donneraient un bon jus bien reconstituant pour l'accouchée. Le petit, emmaillotté dans un

drap, reposait contre sa mère. Guidée par Camille, Marie glissa son téton dans la bouche du petit, qui se mit à téter avec avidité.

— Comment il va s'appeler, celui-là ?

— Renan ? proposa Félix.

— Vincent, s'interposa Marie d'une voix douce. Renan me disait que si un jour on avait un fils, on l'appellerait Vincent.

— Bon, d'accord pour Vincent. À Vincent, notre petiot à tous ! s'exclama Yves en levant son verre.

À quelques lieues de là, en cette fin d'après-midi, Isabelle de Plessis, épouse du comte Léon de Plessis, priait le bon Dieu de ne plus jamais avoir d'enfant. Les douleurs l'avaient saisie depuis la nuit précédente. Tout d'abord espacées, les ondes affreuses s'étaient emparées de tout son corps. Une domestique était partie au village chercher la matrone. Celle-ci avait préparé tout le linge nécessaire pour la mère et l'enfant, prête à intervenir si l'accoucheur n'arrivait pas de Rennes avec Mathurin. En route depuis le matin, les deux hommes ne tarderaient probablement plus.

M. de Plessis faisait les cent pas dans le couloir, devant la chambre, laissant le soin à Jeanne Couderc et à une domestique de soutenir sa femme. Dans la chambre, un feu crépitait dans la cheminée et réchauffait le linge frais empilé sur une chaise.

La douleur émaciait et verdissait les traits de la comtesse, une jeune femme menue de teint habituellement pâle. Ses longs cheveux blonds auréolaient son visage et flottaient sur une fine chemise de nuit en mousseline brodée.

Contre son gré, son mari avait fait venir la matrone du village, une femme habituée à accoucher les paysannes du coin. De quoi révolter Isabelle, issue d'une famille rennaise de vieille noblesse. Sans doute son époux n'avait-il pas tort, néanmoins, il lui tardait de voir arriver ce médecin formé aux bonnes pratiques.

Mettant fin à l'attente insupportable, et à l'instant où ses contractions ne lui laissaient aucun répit, les sabots des chevaux raclèrent le sol devant l'entrée du château. Léon de Plessis vint lui-même accueillir le médecin ; celui-ci transportait une petite mallette. Le petit Jean était sorti du ventre d'Isabelle grâce aux instruments barbares transportés dans cette valise et déposés sur cette même petite table. Le traumatisme de la naissance du fils du comte était à peine effacé, une épreuve parmi les pires qu'il ait vécues, qu'il fallait à nouveau s'y remettre et trembler pour ce nouvel accouchement.

À l'époque, deux ans auparavant, il avait souhaité partager les souffrances de son épouse. Au moment de la délivrance, sa main avait serré la main délicate de sa femme au risque de la broyer, puis caressé ses cheveux en les écartant avec tendresse de son front moite. L'enfant avait tardé à sortir, aussi l'accoucheur était-il monté sur le ventre de son épouse pour en forcer l'expulsion. Une vision épouvantable, mais efficace. Isabelle avait perdu connaissance avant de voir un petit corps blanc, flasque et mou sortir de son ventre. Aucun son n'avait jailli de ce petit être repoussant aux yeux collés par un mucus.

Sans se démonter, la matrone présente aux côtés de l'accoucheur avait saisi le nouveau-né par les pieds et forcé l'ouverture de sa bouche avec un bout de serviette pour évacuer les glaires étouffantes. Un remède souverain, car un étrange gargouillement était sorti de la gorge du petit garçon, prémices d'un cri timide qui devint plus vigoureux quelques minutes plus tard.

En proie à de violentes émotions, Léon de Plessis n'avait pas perdu conscience comme son épouse, mais il s'en était fallu de peu. Une fois seul, il avait analysé ses sentiments. Avec sincérité, il avait admis avoir éprouvé de la répulsion et de l'horreur, ainsi qu'une intense inquiétude pour la vie de sa femme, mais aussi une coupable déception à la vue de cet

enfant, estimant que ce si petit être n'aurait pas dû causer tant de tracas à ses parents.

La survenue d'une deuxième grossesse, avant que ces affreux souvenirs ne s'estompent de leur mémoire, les avait contrariés tous les deux.

Enfin, souhaita-t-il, *prions pour que les choses se passent plus normalement...* Néanmoins, cette fois-ci, il préféra faire les cent pas dans le couloir, à l'écart de cette chambre de torture.

Son attente fut de courte durée, car peu après l'arrivée du spécialiste, un vagissement fort et puissant le poussa à se précipiter dans la chambre avant d'y avoir été invité.

— Ah ! M. de Plessis, félicitations, vous avez une magnifique petite fille bien vigoureuse ! l'accueillit l'accoucheur. Par contre, votre épouse me semble bien affectée... Je vais rester auprès d'elle le temps que cesse l'hémorragie.

Dans les bras de la matrone, un petit être gesticulait comme un ver coupé. Elle le frottait en riant avec un linge sec et chaud.

— Ah, la vilaine petite fille ! Comme elle est laide ! Elle est si affreuse que personne n'en voudrait ! clamait-elle pour conjurer le mauvais sort et éloigner les esprits.

Léon de Plessis appréciait peu ces sornettes débitées au sein de sa demeure, mais heureux de cette naissance sans problème, il laissa faire la tradition. Une fille... Une éventualité qu'il avait écartée. Un autre fils, bien vigoureux cette fois, l'aurait comblé. Le petit Jean avait toute son affection, mais il était si fragile qu'il n'atteindrait peut-être jamais l'âge de raison. Il soupira avec fatalisme. *Des filles*, se dit-il, *il en faut pour mettre au monde des garçons...* *Cette pauvre Isabelle est si fragile, et pourtant, elle nous a bien donné deux enfants !*

En attendant, il lui faudrait nourrir cette petite, qui piaillait comme un oisillon réclamant la becquée. Il s'approcha de sa femme, qui commençait à reprendre ses esprits.

—Voilà une bonne nouvelle, ma chère, nous avons une jolie petite fille, dit-il en déposant un baiser sur le front humide de sa femme.

—Oh... une fille... N'êtes-vous pas déçu, mon ami ?

—Comment le serais-je ? Elle est belle, forte, vigoureuse, et... affamée.

—Oh, je suis si lasse. Que dites-vous, docteur ?

—Que vous êtes trop faible pour nourrir une telle enfant de plus de sept livres. Reposez-vous et retrouvez votre sang. Vous en avez perdu, et vous en perdez encore. Il y aura bien dans votre campagne une robuste femme ayant accouché ces jours-ci. L'enfant a faim, vous devriez lui trouver une nourrice.

Puis, en le prenant à part, il s'adressa à Léon de Plessis :

—Je crains que votre épouse ne puisse avoir la force de répondre à un tel tempérament. Et vous, ma brave, vous devez bien connaître quelqu'un qui ferait l'affaire ? Sinon, trouvez du lait de chèvre, ça conviendra également à cette petite vorace.

Tous les visages se tournèrent vers la matrone.

—Non, je n'ai accouché personne ces derniers temps. Mais une belle chèvre, ça oui, je sais où la trouver.

—Une chèvre ? grimaça Isabelle.

—Du lait de chèvre, c'est aussi bon que du lait de femme, confirma l'accoucheur.

—Faites, faites... renonça Isabelle, dont la tête retomba avec lassitude sur le confortable oreiller en plumes de canard.

En attendant l'arrivée d'un lait nourrissant, un mouchoir imbibé d'eau simula le sein maternel. La petite s'y prêta sans difficulté en tétant le tissu.

Après avoir quitté la demeure des Plessis, Jeanne Couderc se mit en quête d'une nourrice. La nouvelle de la naissance d'un petit garçon à la ferme des Gautier avait déjà fait le tour du village. Les visages gênés et ironiques des femmes

colportant l'information lui firent rapidement comprendre la situation. Sans un mari à ses côtés, la petite Gautier plongeait ses parents dans la honte. Marie, elle la connaissait bien pour l'avoir mise au monde, comme la plupart des marmots de son âge. Une gentille gamine, toujours prête à se montrer utile. Mais fille-mère, voilà une honte dont se seraient bien passés ses parents. Sans être bien maligne, elle voyait bien qui avait probablement commis ce méfait. Ce Renan y était sûrement pour quelque chose, elle en était presque certaine, pour les avoir souvent rencontrés au détour d'un chemin. C'était un brave gosse, mais mort, il ne serait pas bien utile pour donner un mari à la fille Gautier et un père à son mioche...

Elle avait dans l'idée que la proposition des châtelains arrangerait la situation de cette famille en plein embarras. Elle se rendit donc à la ferme sans tarder. Au moins aiderait-elle dans les soins à la jeune accouchée. Il était fréquent que les mères succombent dans les heures suivantes à une méchante fièvre.

Plus tard, la nuit tombait quand elle revint au château. En même temps qu'un bol de lait tiède juste tiré du pis de la chèvre, elle apportait une bonne nouvelle : Marie, la fille de leur ancien métayer, venait de mettre au monde un robuste gaillard de huit livres. La pauvre fille n'avait pas de mari, mais du lait à revendre.

— Nous la paierons, bien entendu. Peut-elle venir ici le plus vite possible ?

— Ici ? Mais elle vient juste de mettre au monde son petit, il y a une heure à peine. Comme votre petite fille. Ce sont presque des jumeaux !

Les yeux d'Isabelle se révoltèrent quand elle entendit cette comparaison stupide. Comment pouvait-on comparer un fils de fermier à cette petite fille issue de la vieille noblesse bretonne ? Mais cela importait peu, elle était trop fatiguée pour ergoter.

— Qu'elle vienne. Nous la logerons et la paierons pour son service. Et qu'elle garde le meilleur de son lait pour notre fille. Comment appellerons-nous cette enfant, mon cher ami ?

— Que diriez-vous de Charlotte, comme ma mère ?

— Je préférerais Constance, comme ma grand-mère. Rappelez-vous, cette femme charmante...

— Eh bien, comme vous le souhaitez. Constance de Plessis, cela me semble parfait.

L'affaire fut vite réglée, grâce à l'entregent de la matrone. L'idée d'une fille-mère comme nourrice pour leur enfant avait gêné le couple de Plessis, mais quand ils avaient su que le fiancé de celle-ci avait été tué par les républicains, ils se montrèrent indulgents et compréhensifs.

Yves et Camille conclurent cet arrangement, qui permettrait à leur fille et à son enfant d'échapper à la famine et à la précarité. Et puis, la courte distance séparant la ferme du château faciliterait les liens avec leur petit-fils.

Trois jours après son épuisant accouchement, Marie arriva en charrette au château, accompagnée de son père. Elle emportait un sac en osier contenant pour seule fortune quelques vêtements pour elle et son petit. Ce dernier, coincé sur ses genoux, avait été ballotté et bringuebalé sur le chemin caillouteux.

Isabelle avait laissé à son époux le soin d'accueillir la jeune femme. Trop épuisée, elle devait garder le lit et n'en sortirait qu'après six semaines.

Léon de Plessis discuta quelques minutes avec Yves Gautier, son ancien métayer. Celui-ci lui offrit des œufs frais pour la santé de Mme de Plessis, puis quitta les lieux après une accolade à sa fille et une petite tape sur la tête de son petit-fils. Ensuite, le châtelain invita Marie à rejoindre les communs. Une femme d'un certain âge s'activait à la préparation du souper.

— Mathilde, voilà la jeune Marie et son nourrisson. En plus de nourrir ma fille, elle pourra vous donner un coup de main.

— Pour ça, faudra voir, monsieur. Ici, on n'a pas besoin d'une empotée qui ne sait pas tenir une maison ! bougonna-t-elle en se retournant vers les deux intrus.

Toutefois, quand elle fit face à la jeune mère, elle regretta aussitôt ses réticences et son mépris ; la présence de cernes mauves sous ses yeux bleus témoignait de l'état de faiblesse de la petite Gautier. Celle-ci tenait son rejeton serré contre elle, et il ne fallait pas être bien sorcier pour deviner son épuisement et sa détresse.

— Allez, viens ma fille, soupira Mathilde. Je vais te montrer ton coin. C'est pas Dieu possible ! maugréa-t-elle encore.

Marie avait bien senti de la méfiance dans les propos de la vieille femme, mais son regard bienveillant la rassura. Une paillasse recouverte d'un drap blanc et d'une couverture en coutil épais figurait son lit, dans le recoin d'une pièce contiguë à la cuisine. Mathilde, quant à elle, dormait dans un lit clos à côté de l'âtre.

— Comme ça, tu pourras faire tout le bruit que tu veux avec les deux petiots, tu ne dérangeras personne. Et puis, en laissant la porte ouverte, le feu de la cheminée vous tiendra chaud.

Marie opina du chef. Elle était désorientée, à peine prenait-elle conscience des événements de la veille. Elle s'était vue mourir, le corps torturé par d'atroces souffrances, avant de comprendre que c'étaient celles de l'accouchement. Elle avait porté l'enfant de Renan et ne s'était aperçue de rien... Comment l'aurait-elle su ? Bien sûr, depuis la mort du jeune homme, ses époques n'étaient pas réapparues, mais son chagrin immense n'en était-il pas la cause ? Elle ne savait plus quoi penser de ce cadeau posthume, de ce petit brailard vigoureux qui ne connaîtrait jamais son père... Dorénavant,